

Signet

« L'homosexualité en Grèce et à Rome »

ENTRETIEN AVEC JEAN ALLOUCH

Jean Allouch exerce la psychanalyse à Paris. Cofondateur de la revue *Littoral* et de l'École lacanienne de psychanalyse, il a longtemps dirigé la maison d'édition Epel qui publie de nombreux ouvrages sur les questions de sexualité. Il est l'auteur, entre autres, de *Érotique du deuil au temps de la mort sèche* (1995), *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ?* (2007), *Contre l'éternité* (2009).

Sandra Boehringer et Louis-Georges Tin : *Dans les représentations communes, on associe souvent à la psychanalyse des motifs antiques : libido, psyché, Éros et Thanatos, narcissisme, complexe d'Œdipe, interprétation des rêves... La psychanalyse doit pratiquement tout aux Anciens, non ?*

Jean Allouch : C'est trop dire, et surtout négliger que la psychanalyse n'aurait jamais pu voir le jour avant que Galilée n'ait donné le « la » du discours de la science. Cependant les premiers psychanalystes étaient de formation classique, en témoignent les références que vous rappelez, et, comme d'autres au sein de mouvements minoritaires et subversifs, cette formation leur a permis d'aller cueillir dans l'Antiquité de quoi étayer, sinon légitimer la nouveauté dérangeante de leurs propos.

Mais il y a plus. Vivement sollicité par de jeunes femmes dites hystériques, Sigmund Freud décide de laisser son savoir sur le bas côté, voire de ne pas savoir, et d'accueillir leur savoir. Sa démarche s'inscrit dans la lignée de Socrate questionnant l'esclave du *Ménon* : il se fait accoucheur. Il tient de là son hypothèse de l'inconscient, seule susceptible de rendre compte d'un ensemble inédit de phénomènes : rêves, lapsus, actes manqués, symptômes, mots d'esprit.

Quant à lui, Jacques Lacan devait s'inspirer des stoïciens pour fonder non pas une association ou un collège (qui rassemblerait ceux qui savent), mais bien ce qui s'appelait dans l'Antiquité une école. Non moins décisivement, sa lecture du *Banquet* de Platon distingue cet étrange objet dénommé *agalma* qui est ce qu'Alcibiade convoite au sein même de Socrate (qu'il prétend aimer), et qui ne serait rien de moins que la cause de cet amour.

Question : En ce qui concerne l'amour, il semble que la psychanalyse ait beaucoup puisé dans des motifs antiques. Mais s'agit-il du même amour ? N'y a-t-il pas une histoire de l'érotisme ?

Différent en cela d'autres civilisations moins prolixes, l'Occident a inventé

plusieurs figures de l'amour qui donc peuvent, en effet, être étudiées d'un point de vue historique. Déjà chez Platon éros n'est plus, comme avec Sappho le « doux amer ». L'amour a été fait idéal, divin, fraternel, courtois, mystique, romantique, sexuel, etc. Freud affirmait que son Éros n'était autre que celui du « divin Platon », mais s'en remettait à Empédocle pour étayer son idée d'un amour unifiant et, par-delà, sa mythique opposition d'Éros et de Thanatos. Deux êtres qui s'aiment n'ont cependant jamais réussi à n'être plus qu'un ! Moyennant quoi l'on biaise, on élit un semblable comme si deux êtres censément identiques pouvaient plus aisément être comptés un. Qui se ressemble s'assemble, dit-on. Oui, parfois, mais jusqu'à se constituer en une nouvelle entité ?

Sans y être invité et sans qu'on s'y attendît, le petit dieu Éros a investi la scène psychanalytique. L'amour se trouvait ainsi dans une situation inédite et, tel un animal darwinien arrivant sur les îles Galápagos, a bien dû se transformer afin de subsister là, et tenter de se constituer en maître du lieu. Ainsi naquit une nouvelle figure de l'amour que Lacan a mise au jour et qui pourrait peut-être servir en un temps où l'on ne sait plus trop à quelle règle du jeu amoureux s'en remettre.

Question : Le concept d'homosexualité n'existait pas chez les Anciens ; il apparaît à la fin du XIX^e siècle, notamment dans le milieu de la psychiatrie et de la psychanalyse. Ne peut-on pas dire que ces disciplines ont littéralement inventé l'homosexualité ?

Sinon inventé, tout au moins largement contribué à son invention. Car à celle-ci ont contribué lesdits « pervers », bon nombre d'entre eux alimentant en « histoires de cas » les travaux des psychiatres en train de forger leur concept de « perversion ». La médecine leur offrait alors un refuge, sinon une légitimité, alors qu'ils étaient promis aux tribunaux. Il n'en reste pas moins que ce concept, en logeant sous une même enseigne les sadiques, les masochistes, les voyeuristes, les exhibitionnistes, les fétichistes, les homosexuels, les pédophiles et Dieu sait quoi encore, manque totalement de sérieux.

Plus étrangement, la littérature a, elle aussi, participé à cette fabrique. Huysmans, Zola, Flaubert, puisent dans les revues médicales une documentation susceptible d'enrichir leur imagination érotique. On trouvait aussi dans ces écrits médicaux de quoi s'exciter sexuellement, ce qui n'est jamais arrivé, que je sache, à aucun lecteur de Freud.

Question : Quelle est la place de la question homosexuelle dans les écrits de Freud ?

Elle est telle que l'on a pu aussi bien le traiter d'homophobe ou voir en lui un défenseur de l'homosexualité. Seule une lecture rapide de son œuvre rend possible de tels jugements.

Question : Ne pensez-vous pas que l'« hétérosexualité » soit également problématique ? Freud écrivait en effet : « L'intérêt sexuel exclusif des hommes pour les femmes est aussi un problème qui nécessite d'être élucidé et ce n'est pas un simple fait fondé sur une attirance qui ressortirait en dernier ressort d'une nature chimique. » Qu'en pensez-vous ?

Cette phrase recueille au plus près ce dont viennent témoigner bon nombre de ceux qui franchissent la porte du consultoire psychanalytique, à cette réserve près qu'ils n'ont guère besoin d'utiliser le concept d'hétérosexualité, le symptôme attestant qu'entre les sexes... ça ne va pas.

Mais il y a lieu de reprendre la question de plus loin. La psychiatrie du temps de Freud s'en remettait à l'idée d'un « instinct sexuel » caractérisé par un objet précis : l'homme pour la femme, la femme pour l'homme. L'évidence s'imposait de cette soudure quasi naturelle de l'instinct et de son objet. Telle apparaissait la normalité et, de là, l'anormalité, perverse notamment. Freud démembrer ce bel assemblage. Il n'est plus question chez lui d'instinct mais de pulsion (*Trieb*). Quelle différence, direz-vous ? Freud remarque que, parmi les quatre éléments qui, selon lui, définissent la pulsion, à savoir sa source corporelle, sa poussée, son but et son objet, ce dernier est ce qu'il y a de plus variable, de moins étroitement lié à la satisfaction pulsionnelle. Un exemple ? La parole (la voix) s'avère prise dans ce jeu du retenir/lâcher qui caractérise l'analité lorsque l'interlocuteur, agacé, se demande : « Quand dira-t-il enfin ce qu'il m'a depuis longtemps annoncé ? »

Or, dissocier la pulsion de son objet a largement ouvert la voie au concept de pulsion partielle. Freud en dresse une liste, que Lacan a augmentée (pulsion orale, anale, génitale, scopique, invoquante, etc.). Chacune de ces pulsions partielles est attachée à une zone corporelle érogène. Ainsi devenue une pulsion parmi d'autres, la génitalité fait-elle désormais problème là où, *via* le concept d'instinct sexuel, elle était à la fois la norme et la solution.

Une preuve tangible que l'hétérosexualité est reconnue comme n'allant plus de soi vous est offerte par le concept d'identification. Depuis Freud, la psychanalyse ne parle guère d'identité sexuelle mais bien plutôt d'identification sexuée. Qui plus est, cette identification « homme » ou « femme » n'a rien d'immédiat. L'idée de complexe d'Œdipe a au moins ce mérite de signaler qu'elle ne se met en place qu'après toute une série de chicanes où l'homosexualité joue un rôle non négligeable. Encore y a-t-il lieu de préciser qu'« homosexualité » ne veut pas ici dire un certain choix d'objet sexuel mais l'amour d'un même que soi.

Question : Et quelle est la position de Lacan sur la question homosexuelle ?

Si vous lui aviez posé la question, je crois qu'il aurait ri, d'un rire façon maître zen, laissant à l'interlocuteur le soin d'entendre qu'il n'y avait guère, à ses yeux tout au moins, de « question homosexuelle ». Il a pourtant laissé certains de ses élèves tenter de définir à nouveaux frais et en usant de ses propres termes ladite perversion. À l'un d'entre eux, qui s'en expliquait lors d'un colloque, il répondit : « Il n'y a que les pervers pour parler correctement de la perversion. » Vous avez là affaire au rire que j'évoquai, car ou bien l'élève n'était pas pervers et avait donc mal parlé, ou bien avait bien parlé et était pervers (pour l'élève – est-il besoin de le préciser ? – les pervers, c'étaient eux, ceux qu'il décrivait, pas lui).

Il y a lieu de généraliser la portée de cette remarque, d'autant que Lacan a soutenu, le fait est connu, l'action de Félix Guattari et de quelques autres mise à l'enseigne ironique de « Mille milliards de pervers » Le mouvement homosexuel ayant obtenu de l'Organisation mondiale de la santé l'exclusion de l'homosexualité

de la liste des maladies mentales, il est grand temps, pour les psychanalystes, de verser dans la poubelle des faux savoirs ces pénibles discours sur la perversion et, par-delà ce geste, d'admettre qu'il n'est nul besoin de la moindre catégorie nosographique là où il s'agit de faciliter une prise de parole.

Question : Quelles doivent être, selon vous, les limites de la psychanalyse en ce qui concerne les questions politiques liées à l'homosexualité en particulier, et à la sexualité en général ?

Très étroites ! L'abstention du psychanalyste est ici de mise, pour cette raison tout d'abord qu'il ne saurait se constituer en expert. C'est à ce titre qu'il est consulté par les tribunaux, par les médias, par les organismes éducatifs, par le législateur, etc. Et certains psychanalystes répondent à cette demande, se prononcent sur le pacs, sur le mariage homosexuel, sur la possibilité pour les homosexuels d'élever des enfants, sur les mères porteuses, que sais-je encore. Comme s'ils pouvaient tenir un discours général sur de telles questions de société. Mais aussi comme s'ils savaient la norme, et comme si cette norme faisait l'unanimité dans « la profession ». Ce dérapage est dû à l'emprise du médical sur l'analytique, une emprise que Freud a combattue, largement en vain. Du médecin, on peut attendre une expertise, encore que, s'agissant de psychiatrie, cette pratique n'aille guère de soi. Comment ose-t-on, en quelques heures d'entretien, prétendre avoir fait le tour de quelqu'un, alors que l'on baigne dans le malentendu avec ses proches et qu'on se connaît soi-même si peu et si mal ?

La pratique du tennis m'enseigne que l'on ne peut se situer des deux côtés du filet. Le psychanalyste ne saurait contribuer à la construction du lien social, c'est-à-dire se situer du côté du manche pour cette raison qu'il a affaire à ce qui échappe et, de fait, récusé cette construction. Or il ne peut donner sa pleine portée à cette récusation que depuis une place de non-savoir. Ici encore, on peut songer à Socrate qui se dispensait soigneusement de proposer des réponses aux questions qui lui étaient posées : la balle (*l'agalma*) n'était pas dans son camp.

Le savoir psychanalytique vire aisément à la norme, il s'en faut d'un rien, d'un discret déplacement du point à partir duquel il est envisagé pour qu'une description devienne prescription. Mais ce déplacement se paye d'un prix élevé. Il s'ensuit une négligence de ce qui est pourtant une condition de possibilité de la pratique analytique, rien d'autre que cette position de non-savoir que je disais à l'instant. Elle est rendue possible par le fait que le savoir psychanalytique est troué, ne fait système que localement, reste en permanente construction et déconstruction. Plus on est érudit en psychanalyse et moins on sait.

Question : Comme les historiens de la sexualité, les psychanalystes travaillent avec des discours. Que pensez-vous de ce parallèle ?

Tout dépend du sens que l'on donne au mot « discours ». Si l'on reste au plus près de l'expérience analytique, on entendra par « discours » très simplement ce qui se dit en séance. Qu'en ressort-il ? Que l'érotique de chacun est de part en part réglée non par des concepts, pas même par des idées ou des pensées, mais par des termes élus dans et pour leur matérialité. La psychanalyse est, selon un mot de Lacan, un « motérialisme ». Ainsi la lecture de ces termes peut-elle modifier les

placements libidinaux qu'ils ordonnent. Un exemple ? Une enfant de cinq ans mangeait très peu à quatre heures de l'après-midi, prenant seulement quelques miettes de ce qui lui étaient proposé. On s'en étonne. On l'interroge. Sérieuse comme un pape elle répond... qu'elle goûte. L'érotique de chacun est réglée par de tels termes surdéterminés, équivoques, insus.

Question : La maison d'édition de l'École lacanienne de psychanalyse, Epel, publie des ouvrages qui s'opposent à une certaine pensée instituée de la psychanalyse : nous pensons, par exemple, à L'invention de la sodomie (Mark Jordan), Proust lesbien (Elizabeth Ladenson) ou encore Le style homosexuel (Juan Gil-Albert). Comme expliquez-vous ce choix ?

C'est tout un champ d'étude, d'abord dénommé *Gay and Lesbian Studies*, qui, depuis plusieurs décennies maintenant, a produit aux États-Unis de remarquables travaux, souvent fort érudits, et dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils croisent certaines questions jusque-là reçues comme propres au champ freudien. Ces travaux s'inspirent parfois de Freud, d'autres s'en prennent à lui. Comment une école lacanienne, qui donc maintient vif un certain rapport à Freud, pourrait-elle les négliger ? D'autant que le discours analytique n'est pas solipsiste, mais ouvert à l'actualité. Que serait Lacan sans la linguistique, l'anthropologie, la philosophie et la mathématique de son temps ?

Il ne s'agit pas seulement d'un pur intérêt « intellectuel ». Les savoirs produits ailleurs que dans le champ freudien en modifient la donne. Un exemple parmi les plus frappants concerne le statut du transsexualisme (je songe au livre de Pat Califia *Le mouvement transgenre*, que nous avons également publié). Il était aisé, à partir de considérations cliniques sommaires, d'en faire une psychose : j'ai devant moi un homme ; il me dit être une femme (par-devers moi je pense : comme d'autres prétendent être Napoléon) ; il refuse la réalité, il est donc psychotique (mon savoir de ce qu'est la psychose s'applique parfaitement). Or c'est d'ailleurs qu'est venue la sortie de cette impasse, d'un médecin qui, au risque d'être condamné à ne plus exercer, a pris au sérieux l'affirmation « je suis une femme » en offrant au transsexuel, par le biais d'hormones, la possibilité non plus d'harmoniser son esprit à son corps (l'impasse du diagnostic susdit), mais son corps à son esprit. La justesse de ce geste fut confirmée par la suite, lorsque l'on en vint, grâce à lui, à modifier le concept même de transgenre. Et c'est toute la pensée analytique sur ce thème qui s'en trouve bouleversée.